

Une lecture critique de la figure du lecteur²

Anca CĂLIN, maître-assistant
Université « Dunărea de Jos », Galați

Rezumat: *Lucrarea își propune să abordeze și să descrie figura cititorului la Maurice Blanchot, așa cum apare în Spațiul literar. În cercetările sale, Maurice Blanchot consideră că cititorul este singurul care face efortul să producă o carte. Prin actul de lectură, cititorul dă un sens special operei. Reușește să determine apariția cărții chiar prin lectura sa pentru că-și însușește textul pe care-l descoperă până în a-l transforma. Cartea începe să existe din momentul în care, citind, cititorul fabrică, în spațiul său de lectură, o altă carte. În realitate, cititorul este angajat într-o luptă dură cu autorul. Orice lectură anulează autorul pentru ca opera să devină ea însăși.*

Cuvinte-cheie: *cititor, autor, spațiu literar, operă, Maurice Blanchot*

1. Introduction

1.1. Maurice Blanchot, un auteur difficile à fixer

L'œuvre de Blanchot est d'un accès difficile. Elle requiert une lecture exigeante. M. Blanchot n'est pas, à proprement parler, un critique ou un théoricien de la littérature. Il écrit des essais, des romans, des récits, des écrits d'ordre théorique, mais toutefois son œuvre reste *difficile à fixer* dans des canons littéraires, tous ses écrits étant des « livres fragmentaires ».

Le fragment paraît être l'expression la plus adéquate pour qualifier son écriture qui traduit bien la procédure intime de sa pensée : « On pense intermittemment [...]. On pense avec un appareil fini l'infinité de chaque pensée. Être créature signifie être fragment » [1]. L'intermittence est donc la condition immanente de la pensée, son rythme 'normal'. Un texte long, bien articulé et construit offre une stabilité formelle, mais il court le risque de ne pas être sincère, de déséquilibrer la juste proportion entre pensée et écriture. En outre, ce genre d'écriture stable est incapable de rendre compte d'une problématique essentielle chez Blanchot, à savoir la question de la « possibilité de l'impossibilité ».

Essayer de classer Blanchot dans une catégorie va même à l'encontre de ses propos sur la littérature. Pour lui, les formes, les genres et toutes les répartitions n'ont pas de significations véritables. La poésie, la littérature représente même la « décision d'échapper à des contraintes » [2] et elle « cherche à s'affirmer dans son essence en ruinant les distinctions et les limites » [3].

La littérature traduit une sorte de fascination de ce qui est unique: « La littérature est la somme de quelques combattants solitaires et non remplaçables, et non pas une armée en marche avec des soldats interchangeables » [4].

Tout au long de notre travail, nous tenterons de qualifier l'écriture de Blanchot en évitant le qualificatif de *critique* parce que Blanchot n'est pas un « critique » [5] au sens classique du terme. Il parle d'auteurs en les utilisant comme *exemples d'expériences* qui confirment et renforcent ses propos.

1.2. L'œuvre de Blanchot

Blanchot s'interroge sur l'espace littéraire en tant que « scènes » de l'expérience humaine essentielle. Ses romans, ses récits, ses essais tournent autour de ces questions : Qu'est-ce qu'écrire ? Quelle est la nature réelle de l'espace de fabrication de l'espace littéraire ? Quelle est cette force qui constitue la littérature ? La réponse qu'il propose est à la fois personnelle et universelle : écrire, c'est chercher ce point, ce moment où une « œuvre » deviendrait possible. La littérature est, pour ainsi dire, le « négatif » de

² Ce travail est financé par le projet Project SOP HRD – EFICIENT 61445/2009.

l'expérience « diurne » du monde où l'homme produit, travaille, construit, vit son projet dans un temps créateur.

Blanchot ne s'occupe pas de la valeur littéraire au sens traditionnel des œuvres qu'il commente. Il s'occupe plutôt d'*œuvres* au sens où cela lui permet d'interroger la nature profonde de l'espace de fabrication de l'écriture. Dans ses nombreuses études ou essais, consacrés en apparence à des écrivains très divers, aux prosateurs et aux poètes comme Mallarmé, Kafka, Proust, Artaud, Rousseau, Beckett et plusieurs autres, il affirme toujours la même chose : la manière dont se manifestent les invariances spécifiques de l'activité d'écriture ; la question de la modulation d'écriture en fait. L'écriture module selon une tonalité qui lui est propre, et c'est cette tonalité sur laquelle il s'interroge. Blanchot réussit à voir la dimension profonde de ces œuvres qui disent la même chose sur des *tons* différents. Selon lui, le *ton* est la puissance d'existence d'un auteur parce qu'il est unique, « non pas le style, ni l'intérêt et la qualité du langage, mais précisément ce silence, cette force [...] » [6].

L'écrivain n'est qu'un messenger qui module avec une variation qui lui est propre. Le rapport qu'il entretient avec un texte écrit mais non encore formulé rappelle d'ailleurs la formule de Levinas: « Sauvez le texte de son malheur de livre », formule que Borges décline dans sa nouvelle *La Bibliothèque de Babel*.

La démarche de Blanchot consiste donc à interroger cette modulation d'écriture au cours de laquelle l'œuvre se transforme tout en transformant son 'auteur', transformation marquée continuellement par un « je » qui se transforme en « il », qui est une forme de « neutre » avec la particularité du « il y a », c'est-à-dire ni l'un ni l'autre, ou l'espace communautaire de Blanchot. Notons que si Levinas commence par le « il y a », pour Blanchot, ce même « il y a » est un point d'arrivée.

2. Problématique : la figure du lecteur dans la critique littéraire

Les ouvrages de Blanchot ne sont pas seulement riches et complexes ; ils s'attachent aussi à des problématiques plus larges sur certaines notions-clés des théories littéraires. Les concepts de *lecteur*, *auteur*, *écrivain*, *écriture*, *espace littéraire*, *ton...* en sont quelques-uns qui s'entrelacent dans l'œuvre de Blanchot.

2.1. Le neutre ou l'œuvre sans auteur

Une œuvre apparaît au moment où l'on ignore l'auteur, le moment historique et les circonstances où elle a été créée, « celui qui écrit l'œuvre est mis à part, celui qui l'a écrite est congédié » [7]. Le lecteur est celui qui fait que l'auteur disparaisse parce qu'il voit seulement le produit final, il ne sent pas la vie qui lui a été consacrée.

Par l'acte de lecture, l'œuvre devient ce qu'elle est, « la lecture fait que l'œuvre devient œuvre » [8]. L'œuvre élève l'œuvre et non pas son créateur. Tout auteur ne cherche pas à s'exprimer lui-même. Sa préoccupation n'est pas de donner à la littérature un écrivain, encore un, mais de laisser une œuvre, qui ne se trouve que dans ce qu'il réalise. L'auteur n'existe pas parce que sa partie sociale, humaine ne compte pas, elle est secondaire. Le lecteur ne se demande jamais ce que l'auteur a voulu dire, il « prend l'œuvre pour ce qu'elle est » [9].

Dans le processus d'écriture, il n'y a ni de « je », ni de « j'écris ». Quand un écrivain parle, ce n'est pas lui en réalité, c'est le « on parle », le « on » de l'espace communautaire de Blanchot. Tout le monde ne sait pas lire, mais en même temps « lire [...] exige plus d'ignorance que de savoir, exige un savoir qu'investit une immense ignorance et un don qui n'est pas donné à l'avance » [10]. L'ignorance signifie entrer dans

l'espace neutre du texte, être une sorte d'étranger, ne rien savoir au préalable pour pouvoir connaître la véritable nature du texte.

Le lecteur est, lui aussi, anonyme. Il ne laisse aucune trace sur le texte qu'il est en train de lire. Son nom n'apparaît nulle part. Mais le texte a besoin de lecteur pour exister, pour devenir quelque chose sans auteur ni lecteur, pour qu'il rende l'œuvre à elle-même : « Qu'est-ce qu'un livre qu'on ne lit pas ? Quelque chose qui n'est pas encore écrit » [11]. Le livre est comme un espace hospitalier dont le « pittoresque » ne peut être saisi que par un étranger, quelqu'un qui ne connaisse pas cet espace auparavant. « Uniquement l'étranger peut être goûteur. Car il ne lie ce qu'il voit à aucune expérience, aucun besoin, aucun passé » [12]. Le lecteur doit être un étranger pour pouvoir lire, un innocent, mais sa lecture devient alors synonyme de responsabilité et de risque.

A son tour, l'écrivain ne peut lire son œuvre qu'en tant que lecteur parce que l'auteur d'une œuvre, une fois écrite, « ne peut pas vivre, demeurer auprès d'elle » [13]. Celui qui a écrit l'œuvre s'en détache, s'en éloigne, il se neutralise en restant le « désœuvré » qui se retrouve à nouveau comme au début de son travail.

2.2. « L'espace littéraire »

La véritable lecture doit contraindre le lecteur à entrer dans un espace d'écriture. Les livres doivent être écrits en fonction d'une exigence intérieure, la lecture déterminant ainsi un *effort* au-delà des livres. L'écriture devient la *trace* de la lecture. La mission de la lecture est donc de faire de sorte que l'œuvre apparaisse et en soit libérée.

Le livre donne l'impression qu'il n'a plus jamais été lu, que la lecture est « unique, chaque fois la première, chaque fois la seule ». Cela le rend ambigu, confus ou fragile et ne lui garantit pas l'existence. C'est le point où commence l'acte de création, un acte risqué, parce que le créateur n'écrit pas sur des choses qu'il connaît, mais qu'il désire connaître. Il écrit pour chercher quelque chose, son écriture est la voie vers la connaissance. Il veut trouver une *petite vérité* qui l'aide à vivre. D'une certaine manière, le véritable écrivain n'écrit pas pour dire quelque chose ou pour faire du prosélytisme, mais pour apprendre.

L'ambiguïté de la parole littéraire fait que le créateur coure un risque. La création d'une œuvre est un « défi aventureux » [14], « une expérience extrême » [15], la facilité étant écartée d'emblée. La création littéraire extrait en fait le créateur de lui-même, et il y a toujours un conflit entre la vie du créateur et la vie réelle où il peut dire « je ». Il s'exile dans un travail hors du temps et dans cet « exil », il est en errance. La responsabilité et le risque de l'acte de création deviennent alors une nécessité. L'écriture doit être responsable parce qu'elle est définitive au sens où elle traduit une possibilité de sortie.

De l'autre côté, c'est courir le risque de faire des erreurs parce que l'écrivain est dans l'impossibilité de toucher à la vérité. Selon Blanchot, l'erreur fondamentale consiste à faire de l'auteur celui qui a comme seul but le livre même, *son* livre, ayant pour contenu *sa* vie, livre dans lequel il exprime *ses* facultés, livre que l'auteur idolâtre (ou s'idolâtre lui-même), alors que l'exigence de l'écriture doit porter sur l'œuvre, « l'art comme origine » [16]. Le journal, l'autobiographie, des écritures de soi lient l'écrivain au temps réel, aux jours, aux heures, de la vie quotidienne, alors qu'écrire « c'est se livrer à la fascination de l'absence de temps » [17], sans fin et sans commencement.

« La lecture est [...] plus positive que la création, plus créatrice, quoique ne produisant rien » [18]. La lecture est un apprentissage, une libre formation dans le sens où elle ne met pas le lecteur dans une forme préparée par avance, mais donne au lecteur une forme unique, le crée. La lecture « évoque la part divine de la création » [19].

La lecture est une activité et non pas une passion, elle exige « [du] travail, [de la] discipline, [de l']étude », des valeurs qui donnent le pouvoir à l'homme, le pouvoir de construire. *L'espace littéraire* est un espace de fabrication, c'est l'art de construire en

permanence. Pour Blanchot, c'est seulement le lecteur qui possède ce pouvoir de construction, l'auteur ne faisant que l'appliquer.

2.3. La lecture critique dans « l'absence de temps »

Le lecteur écrit le livre. Il n'assiste pas à l'expérience de sa création, il participe à l'œuvre comme au déroulement de quelque chose qui est en train de se réaliser, comme quelque chose en train d'être créé au fur et à mesure que le lecteur le parcourt. Cela représente la naissance de la lecture critique.

Lire suppose la distance, « ce qui nous fascine nous enlève notre pouvoir de donner un sens » [20]. Le lecteur est l'innocent qui ne sait rien auparavant. C'est ainsi qu'entre lui et l'œuvre se produit un vide. Ce vide détermine l'espace critique des œuvres tout en refusant de donner des jugements de valeur, « pour la postérité » disent-ils. Mais « l'œuvre ne dure pas, elle est » [21]. L'œuvre ne se rapporte pas au temps ; elle est toujours présente. Nous ne pouvons pas dire qu'une œuvre a été importante à son époque. Si elle est bonne, elle est bonne pour toujours, elle persiste au-delà du temps. Le sentiment que « les œuvres échappent au temps » trouve son origine dans la distance critique envers l'œuvre comme l'affirme à juste titre Blanchot : « Isolées, préservées par un vide qui n'est plus lecture, mais *culte d'admiration*, elles cessent aussi d'être œuvres » [22].

Une œuvre ne se mesure pas à sa durée dans l'histoire historique ; elle *est* seulement, et, telle quelle, elle échappe à l'histoire et au temps. Elle est en même temps actuelle, « maintenant », mais aussi ancienne, comme origine qui nous précède. L'œuvre littéraire est toujours avant nous puisqu'elle nous permet de nous affranchir du temps. Lire, c'est en quelque sorte une *sortie* du temps.

3.4. Œuvre infinie ?

Pour un écrivain, l'œuvre est toujours inachevée. Il aura toujours quelque chose à rajouter, mais à un moment donné, à cause de toute sorte de contraintes et de motifs, l'écrivain s'arrête alors que son travail est en cours d'achèvement. Mais l'achèvement est impossible pour Blanchot, et même si l'écrivain continue, persévère, il « ne trouve jamais auprès de ce qu'il écrit la preuve qu'il écrit vraiment. C'est tout au plus un prélude, un travail d'approche, de reconnaissance » [23]. L'œuvre n'est qu'une expérience ; elle rend le créateur « incertain de lui-même » [24]. L'œuvre n'est pas une certitude pour le créateur ; il est même dans l'incapacité de se nommer lui-même *créateur*. Il est dans une recherche permanente de la vérité avec la sensation de ne jamais y arriver. L'œuvre n'est qu'un exercice de l'esprit, et c'est surtout « une occasion de se reconnaître et de s'exercer infiniment » [25]. L'acte de création se présente finalement comme une expérience *ininterrompue* et *impossible* ; *ininterrompue* car elle est permanente, et *impossible* car elle ne sera jamais achevée.

Références bibliographiques

[1] PLEȘU Andrei, *Jurnalul de la Tescani*, București, Humanitas, 2007, p. 79 (n.t.).

[2] BLANCHOT Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1973, p. 237.

[3] BLANCHOT Maurice, *op. cit.*, p. 294.

[4] PLEȘU Andrei, *op. cit.*, p. 88 (n.t.).

[5] Pour Blanchot, le critique n'est pas un lecteur véritable. Le critique, tout comme un dilettante, traite l'œuvre comme un objet « désintéressé d'intérêt », en parlant seulement de sa valeur esthétique, alors que le lecteur voit dans l'œuvre ce qu'il comprend, il voit des choses dont il peut disposer, il y voit surtout sa « vérité ». Il transforme ainsi l'acte de la lecture dans un dialogue entre lecteur et œuvre au sens où il écrit l'œuvre en la modulant dans sa propre langue.

[6] BLANCHOT Maurice, *op. cit.*, p. 18.

[7] *Ibid.*, p. 10.

[8] *Ibid.*, p. 257.

[9] *Ibid.*, p. 258.

[10] *Ibid.*, p. 254.

[11] *Ibid.*, p. 256.

- [12] PLEȘU Andrei, *op. cit.*, p. 12 (n.t.).
- [13] BLANCHOT Maurice, *op. cit.*, p. 13.
- [14] *Ibid.*, p. 321.
- [15] *Ibid.*, p. 320.
- [16] *Ibid.*, p. 55.
- [17] *Ibid.*, p. 22.
- [18] *Ibid.*, p. 262.
- [19] *Ibidem.*
- [20] *Ibid.*, p. 25.
- [21] *Ibid.*, p. 271.
- [22] *Ibid.*, p. 273.
- [23] *Ibid.*, p. 62.
- [24] *Ibid.*, p. 102.
- [25] *Ibid.*, p. 103.